

# Journal Pour Tous

LA LECTURE EST LE PREMIER DES PLAISIRS

Vol II.

OTTAWA, 29 JUILLET, 1880.

No. 27.

## LES FEUX FOLLETS DE LA SORCIERE.

(LÉGENDE RHÉNANE.)

Suite et fin.

Un matin que dans l'air embaumé et sur la terre parée par le printemps nouveau tout était paix et joie, clarté et enchantement, sur la berge veloutée du Rhin aux flots harmonieux, pieds nus, ses blonds cheveux au vent et ses yeux bleus se reportant sans cesse sur les hautes murailles derrière lesquelles l'attendait le compagnon de ses jeux, Jehan sautait et folâtrait en revenant de l'école.

D'une main faisant danser le panier dans lequel son livre d'études avait remplacé le frugal déjeuner déposé par sa mère, de l'autre il cueillait dans l'herbe humide les myosotis bleus comme ses yeux et les marguerites blanches comme son front. Ses lèvres roses riaient aux flots brillants fuyant à ses pieds, au soleil caressant ses cheveux d'or, à la brise effleurant sa joue, aux oiseaux chantant dans les bois, aux papillons voltigeant parmi les fleurs.

Fatigué de sa course, il s'assit, sa moisson parfumée sur ces genoux et grigotant son gâteau.

Dans le fleuve éblouissant de lumière glissaient doucement de petits poissons.

Ils étaient jolis, l'enfant se pencha pour mieux les voir, ils disparurent.

Alors ramassant les miettes tombées sur ses genoux, l'innocent les jeta dans le Rhin.

De nouveau les petits poissons reparurent accompagnés cette fois aux yeux de rubis et à la flexible cuirasse d'or.

Il s'approcha si près du bord que l'enfant dont les doigts roses effleuraient presque ses nageoires brûlées de pierreries eut pouvoir le saisir, mais son pied glissa sur la terre inclinée, le fleuve aux eaux profondes se referma tournoyant sur sa tête nimbée d'or, et les fleurs échappées de sa main firent, avec les étoiles d'or qui scintillaient dans le courant, cortège aux flots qui emportaient le blond chérubin.

Quant au poisson à la cuirasse d'or, redevenu un hideux crapaud gonflé de venin, il avait regagné la rive et se dirigeait en se glissant sous les herbes vers le taudis de la sorcière.

La vieille et rancuneuse femme avait remporté une première victoire, sa vengeance était commencée.

Tout le jour la mère du petit Jehan parcourut bois et prairies à la recherche de son fils; serviteurs et vassaux du comte fouillèrent les herbes épaisses et les haies profondes; la comtesse priaît à son oratoire et Georges pleurait en appelant son frère de lait.

Ni à son appel ni à celui de sa mère, Jehan ne répondit.

Le lendemain des pêcheurs, en levant leurs filets, découvrirent le corps de l'enfant arrêté par les racines d'un saule, sous un voile de fleurs retenu par les longs rameaux penchés sur le courant.

Hélas! fraîches corolles et visage rose s'étaient flétris, cheveux blonds et blanches pétales ruisselaient d'eau, myosotis et regard bleu avaient perdu leurs célestes reflets.

Sur la rive où, debout, elle était noyée, dans ses larmes, la malheureuse mère reçut dans ses bras le précieux dépôt, le corps inanimé de son fils et, accompagnée d'un long cortège de femmes gémissantes, d'hommes qui accusaient la sorcière, elle le rapporta au château sans vouloir se laisser persuader que cette femme âme se fit envolée pour toujours.

Le soir, autour de la cabane, accroupie près du cimetière, les feux follets aux sinistres lueurs dansèrent une danse infernale, accompagnée des croassements des crapauds, des miaulements lugubres du chat fantôme, et des cris lugubres d'une noire volée de corbeaux, de chonettes et de hiboux.

Personne dans le village ne douta que la main sacrilège de la sorcière n'eût accompli le crime, mais en l'absence de preuves, personne aussi n'osa se hasarder à l'accuser devant le tribunal ecclésiastique.

Quelques mois se passèrent encore, à l'été avait succédé l'automne, cet enfant prodigue du nord qui, menacé par les prochaines rigueurs de l'hiver, se hâta de jeter sa livrée de pourpre aux vignobles des côtesaux, son or aux genets et son corail aux buissons.

Au lieu de se retirer pour pleurer dans la solitude ainsi que l'avait espéré la sorcière, la nourrice ne quittait plus son second enfant, le petit Georges, sur lequel elle avait concentré son double amour de mère et de nourrice.

Tous les matins, à l'heure où la cloche de l'église chantait l'hyme de la prière, les laboureurs arrêtaient dans la plaine leurs attelages fumants pour saluer la noble comtesse qui, en costume de veuve, l'escarcelle à la ceinture et son enfant au bras, descendait vers l'église pour offrir la messe célébrée par son chapelain, et aller ensuite, de chaumière en chaumière, apporter à toute douleur le doux trésor de ses pieuses consolations et soulager toutes les misères. Pris cette œuvre de miséricorde accomplie, elle s'enfonçait avec la nourrice et précédée des deux lévriers, dans le chemin creux de la verte colline ou dans les mystérieux sentiers de la forêt, dont la plainte mélancoliquement harmonieuse berçait délicieusement ses triistes pensées.

Or, un jour, il arriva que la cloche eût beau jeter au vent son gai carillon, la comtesse ne parut pas; ce jour-là, pauvres et malades attendirent en vain leur ange consolateur, l'ange ne les visita pas, les laboureurs étonnés ne virent point passer leur noble maîtresse et les chiens ne s'élançèrent pas joyeux dans la forêt profonde.

Cependant la brise était douce et parfumée, le Rhin miroitait au soleil comme une immense écharpe de moire d'argent, de petits nuages roses glissaient paresseusement dans le ciel bleu, les oiseaux habillaient dans les buissons et les blancs fils de la vierge flottaient capricieusement dans l'air pur et embaumé.

Le jour s'écoula ainsi tout entier, l'inquiétude commença à se répandre dans la vallée.

Le soir arriva.

Le soleil couchant, presque immergé dans les éclatantes profondeurs de l'horizon, ne laissait plus tomber sur la verte vallée qu'une fine poussière d'or; la base du rocher, au-dessus duquel se détachait sur l'azur la couronne crénelée du château, était déjà plongée dans la pénombre, lorsque les lourdes portes s'ouvrirent pour laisser passer une femme vêtue de noir qui, rapidement, descendit vers le village où bientôt se répandit la triste nouvelle que la bonne châtelaine était mourante.

Un homme sauta à cheval pour aller à Bingen chercher un physicien renommé dans l'art de la médecine, et parti au galop. Un autre courut prévenir le chapelain qui, en ce moment, se trouvait dans une ferme assez éloignée du village, où il était allé porter les secours de la religion.

Les femmes entouraient la nourrice, l'interrogeant sur la maladie subite de la bonne comtesse.

—Hier encore elle se portait très-bien, répondit la veuve, lorsqu'on rentrant elle trouva à la porte du château une magnifique rose qui semblait n'avoir été détachée de sa tige que depuis quelques instants. Elle la ramassa pour en savourer le parfum, et l'emporta dans la chambre où elle couche avec son fils.

—Ce matin, à l'heure ordinaire, quand je suis entrée, j'ai trouvé ma bonne maîtresse évanouie sur son lit; près d'elle, sur une table, était posée la rose, noire, décolorée, et répandant une odeur sulfureuse et infecte capable d'étouffer.

—Et l'enfant? s'écrièrent les femmes.

—Il était pâle et semblait dormir. Quand les fenêtres ont été ouvertes, le nuage empoisonné s'est dissipé, les couleurs sont revenues aux joues du petit Georges, et maintenant il dort paisiblement, près de laquelle ma pauvre maîtresse est au plus mal.